



Réception de Philippe Lekeuche

DISCOURS D'YVES NAMUR

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 28 OCTOBRE 2017

Mon cher Philippe,

Tu me pardonneras bien volontiers, je l'espère, de répéter une fois de plus cette phrase extraite de *L'Invitation au voyage* de notre confrère François Emmanuel. Mais elle semble avoir été écrite pour ce genre d'exercice auquel nous nous soumettons l'un et l'autre aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle il me plaît souvent de la citer en pareilles circonstances.

« Le vousoiement — dit le narrateur de ce livre — s'était installé entre nous comme une précaution d'abord, un barrage à tout débordement intime et plus tard un jeu qui avivait notre connivence. Celle-ci était tissée de secrets sans importance... »

Si notre Compagnie n'a pas encore ses habits verts ni ses épées — Jules Destrée, notre fondateur, s'étant peut-être méfié que l'un ou l'autre, parmi nous, s'en remette au duel pour régler un accord de participe passé, le genre de tel ou tel mot ou d'autres différends — elle a cependant quelques us et coutumes dont ce discours et son vouvoiement... peut-être anachronique. Encore qu'avec toi, mon cher Philippe, la chose puisse paraître naturelle... car je pense t'avoir toujours entendu parler à Liliane avec des « vous » très posés et respectueux, même si entre vous deux flottaient souvent quelques fumées de pipe, de cigare ou de cigarillo... et une grande complicité. Je me souviens ainsi d'un anniversaire, les trente ans du Taillis Pré, où tu étais assis à ses côtés, le « vous » en bouche et le cigare à la main, vous faisiez bon ménage l'un et l'autre.

Mais vous voilà donc, Monsieur, assis aujourd'hui à nos côtés.

Quant au cigare ou au cigarillo *Mercator* que vous tenez en poche, il vous faudra attendre la fin de cette séance académique pour laisser libre cours à vos plaisirs et addictions. Mais sachez une chose : mieux vaudrait s'en passer dès à présent, car comment prétendre au statut d'immortel qui est désormais le vôtre quand on prend le risque de fumer comme vous le faites ?

Peut-être devrais-je vous offrir, un de ces jours, quelques séances chez un tabacologue ou chez ce psychologue clinicien de mes amis. Il consulte sur le site de Louvain-la-Neuve et il est spécialisé, je crois, dans les toxicomanies. On le dit très compétent et compréhensif, on le dit proche des poètes et poète lui-même. Vous devriez peut-être lui rendre visite.

Si je n'ai pas la compétence d'un Jacques Lacan, d'un Jacques Schotte ou d'un Philippe Lekeuche — c'est ce clinicien dont je vous parlais à l'instant —, acceptez cependant, Monsieur, que je m'essaye à cet exercice qui consisterait à vous coucher sur un divan. L'Académie n'en possède pas à cet effet... mais faisons comme si — et recueillons ce que vous pourriez nous avoir dit de vous-même et de ce qui se trame aux tréfonds de celui qui, il y a une trentaine d'années, écrivait dans *Quatre écoutes du tonnerre* : « Quelqu'un en toi n'est pas toi, ni un autre, ni moi, ni Dieu, ni Satan, ni ce qu'on craint ou espère. Quelqu'un qui n'est personne et porte ton nom. T'en retournant aux proses, tu laboures la rude vie, le travail de titan qui te troue. Tu es l' élu. Tu files vers le non-lieu, vers l'éternel, soucieux du vide qui t'aspire, à toute allure, projeté vers les déserts d'en haut. »

Vous comprendrez aisément, Mesdames et Messieurs, chers Consoeurs et Confrères, qu'il ne sera pas possible de découvrir et traiter, en une seule séance, fût-elle académique, un homme qui dit ouvertement que quelqu'un en lui n'est pas lui, ni un autre, ni Dieu, ni Satan. Voilà un cas bien difficile à aborder, probablement inguérissable, mais avec lequel nous partageons tant de choses, dont une vie entièrement vouée à la Poésie, « cette sorte d'entreprise folle » comme il l'a ainsi désignée dans ces *Quatre écoutes du tonnerre*.

Et ce que vous auriez pu nous dire, Monsieur, depuis notre divan d'analyse, serait à peu près ceci que je résumerai en quelques pages.

Vous êtes né à Tournai en 1954 et, si on ne sait guère de choses sur votre enfance, vous datez sans peine votre premier poème : il fut composé, dites-vous, autour de Noël 1965. « J'étais en sixième primaire, je me souviens bien de cette

écriture sur une grande feuille de papier quadrillé... C'est venu, comme ça, soudain j'ai écrit un poème...un miracle, un éblouissement inouï... »

Noël, on le sait, Monsieur, est le temps des miracles : celui où Marie accouche sans avoir embrassé ni touché Joseph, celui où vous écrivez votre premier poème alors que la bande dessinée et Spirou sont vos seules références du moment. Peut-être que tout cela est venu « comme ça »... Encore que, avouez-vous par ailleurs, l'une de vos tantes vous lisait du Prévert et, notamment, les poèmes de *Paroles*. Il y avait eu aussi ceux que vous aviez appris à l'école et l'album des fables de Jean de La Fontaine.

Vos confidences, sur le divan, vous feront dire qu'en juin 1966, vous gagnez, à la tombola de l'école des Frères de la Charité, un livre de Charles Péguy, *Morceaux choisis – Poésie* de la collection *Le Livre de poche chrétien*. « Ce fut, dites-vous, un coup de foudre, je le lisais avec passion, pris par les mantras rythmiques, énergétiques, de Péguy. C'est alors que j'ai senti la poésie entrer en moi. Là, j'ai su que j'étais poète. » On se demande bien ce qu'il serait advenu de vous si vous aviez reçu *Le Capital* ou *Misère de la Philosophie* de Karl Marx. Mais non, c'était Péguy, et vous aviez désormais la certitude que, et je vous cite, « rien ni personne ne pourrait me ravir ce don ».

Par la suite, vous faites la connaissance de Madeleine Gevers (à ne pas confondre avec feu notre consœur, Marie Gevers, la dame de Missembourg). Elle est membre du groupe *Unimuse*, fondé à Tournai par Robert-Lucien Geeraert et Gilbert Delahaye, et l'amie intime de Michel de Ghelderode. C'est auprès d'elle que, durant une dizaine d'années, vous vous initiez chaque samedi à la « chose poétique ». Vous resterez l'un de ses proches jusqu'à sa mort en 1996.

Je crois que cette rencontre aura été essentielle pour le poète naissant que vous étiez comme, plus tard, sera capitale l'amitié que vous partagerez avec Liliane Wouters, car un poète ne peut vraiment venir au monde que sur les ruines de ceux qu'il admire. J'entends par « ruines » la substance essentielle qui reste à jamais au fond de nous-mêmes lorsque nous avons inlassablement fréquenté leurs textes ou leurs idées.

On vous croise plus tard à Louvain-la-Neuve, étudiant en psychologie. Oserais-je vous rappeler, Monsieur, que la première fois où nous nous sommes rencontrés, même si nous n'en avons l'un et l'autre gardé aucun souvenir

impérissable, cette première fois eut lieu à cette époque, en 1972, et pour être précis, au *Martini Center* ! En témoigne un fascicule récemment exhumé par l'une de nos admiratrices et qui fait état d'un Prix Cyclope où elle-même, vous et moi, étions à la queue leu leu parmi les accessits dudit prix. Nous n'avions pas vingt ans et inutile de vous dire qu'elle nous devançait l'un comme l'autre. Mais aujourd'hui, nous tenons enfin notre revanche : nous avons ici, et jusqu'à ce que mort s'en suive, notre fauteuil. Mais soyons un peu sérieux...

Vous êtes, en 1983, assistant du Professeur Jacques Schotte, psychiatre et psychanalyste de renommée mondiale. Vous avez lu Rilke, Hölderlin, Kierkegaard, Heidegger, Freud ou Nietzsche et vous donnez déjà un cours sur *Les frères Karamazov* de Dostoïevski. Vous êtes aujourd'hui, à Louvain-la-Neuve, professeur à la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation, membre du Psychological Sciences Research Institute et du Centre de Recherche sur l'Imaginaire. Vous êtes, par ailleurs, l'initiateur d'un cours inter-facultaire intitulé, *Psychologie, Littérature et Création* où vous invitez régulièrement des poètes.

Toujours sur ce divan où vous vous laisseriez aller à certaines confidences, on se doute que la poésie est vraiment l'affaire de votre vie. Sans elle, vous ne pourriez envisager l'existence même ; sans elle, vous n'auriez peut-être pas été sauvé, car, comme vous l'écrivez dans *Si je vis* :

Je n'étais qu'un nombre, moi-même passant, à nul être attaché, pas même à moi, je fréquentais les bouges maudits et, sans âme, trouvais dans les alcools les lieux et mes lois :

Mes lois contre les lois en révolte,
mon dégoût de tout ce qui est connu,
fils du contre-ordre, malvenu...

On ne dit pas toujours tout, Monsieur, sur un divan. Ainsi n'avez-vous rien dit d'un pseudonyme dont vous usiez quand les quinze ou seize ans étaient avec vous. Vous vous êtes également tu sur quelques publications de jeunesse, entre 1972 et 1987. C'était sans compter la riche bibliothèque de Liliane Wouters où j'ai retrouvé quelques-uns de vos livres dont ce *Poème de la folie retrouvée*, longue et murmurante méditation sur le désir, que vous lui aviez ainsi dédié : « ce poème

d'avant mon tremblement du monde, écrit au service militaire, en témoignage de ma profonde affection ». Et sur cette première page, quelques vers, datés de mars 1981, qui témoignent de cette obsession qui est encore la vôtre :

Là où je croyais être, je ne suis pas.

Là où je ne croyais pas être, je ne suis pas non plus.

Malheur que de n'avoir point de lieu.

Mais alors, de quelle voix ce chant ?

À quel cœur destiné ?

Une chose est certaine : vous entendez faire du *Chant du destin*, paru chez Cadex en 1987, votre véritable entrée en poésie. Le livre est préfacé par un certain Jacques De Decker — qui, à l'époque, ne pensait certainement pas au fauteuil académique et encore moins au titre de Secrétaire perpétuel. « Poésie philosophique ? se demandait Jacques. C'est de folie qu'il faudrait parler, de folie de la possession par le verbe...ces strophes s'inscrivent sur la page comme des blocs de granit langagier, comme des tombes de mémoire. »

En voici le « chant 21 » :

À deux, là dans l'instant, tu grondes, me charries, voudrais que les cloisons de nous tombent, mais toi de marbre restes avec tes yeux quand même — et qui demandent tout : pourquoi cela, cet amour monstre, pourquoi l'homme, écrire pourquoi, parce que.

J'ai relu *L'air des lettres* de Jean Tordeur, un choix parmi ses chroniques données au journal *Le Soir*. On y croise des articles sur Daumal, Cendrars, Claudel ou Michaux. Aucun nom de poètes de notre présente génération, si ce n'est cet article intitulé *Philippe Lekeuche poète nouveau*. J'ignore si Jean Tordeur était amateur de vins et, en particulier, de Beaujolais Nouveau. Mais une chose est certaine, il avait aimé le « surgissement d'un poète vraiment nouveau », un poète, écrivait Jean Tordeur, au « mouvement brassant une matière en fusion ». À tel point qu'il commit, dans son article, un lapsus révélateur (l'avez-vous remarqué ?) parlant du livre *La Force du destin* plutôt que du *Chant du destin*. Et lorsque paru *Si*

je vis, dans la collection *Feux* que dirigeait Liliane Wouters, il fut conquis par votre « fièvre questionneuse », vous identifiant comme, et je le cite, « un furieux, un possédé, avec l'appétit d'un dévorant, l'ardeur d'un impatient qui sait depuis Rimbaud que le combat spirituel est terrible ». Comme quoi un critique averti (mais il n'y en a plus dans nos quotidiens qui lisent les poètes !), un critique de cet ordre-là est peut-être aussi efficace — si pas plus — qu'une longue et coûteuse analyse chez un psychologue ou un psychiatre.

Pas étonnant donc, Monsieur, que vous écriviez dans l'avant-dire à *L'Éclat noir du désir* : « Le poète en moi, quand il existe, est plutôt une sorte d'animal poétique ». C'est dans cet avant-dire qu'on trouve aussi quelques balises propres à cerner votre « conscient » et votre « inconscient » de poète. Ainsi dites-vous, « je me méfie de toute théorie sur la poésie »... quand un peu plus loin vous écrivez « L'Idéal en poésie touche à l'Abîme » ou encore : « Le poème ne sert pas plus à quelque chose qu'un arbre, qu'une montagne, qu'une rivière. À la fois, il empêche et permet. Il est un signe. Le signe de Dieu, du rien, de tout ce que vous voulez, de tous les contraires, d'un affolement de tout ce que l'on tenait pour acquis. »

On le pressent, on le voit : vous êtes constamment en équilibre, un équilibre quasi instable, entre une chose et son contraire. Comme si vous faisiez vôtre cette logique de contradiction, chère à Héraclite d'Éphèse et aux présocratiques. Car cette loi des contraires est peut-être celle qui vous permet de cerner au mieux les choses, d'approcher au plus près un être, d'entrevoir une certaine vérité, même et surtout si le doute nous habite. C'est là aussi le cœur de la Poésie. « La poésie est un couteau dans la chair », écrivez-vous dans *Une Vie mélangée*. Et dans un poème du *Jour avant le jour* :

Poésie, ô mon seul vocable
Seul mot où je puis être
Habiter, y puiser mon être

Mon cœur faiblit à la lampe du soir
Je vais à peine entre les ombres
Au crépuscule des âmes

Chancelant, presque éteint
Je titube, ancien poète ancré
En des âges qui demeurent

Comment puis-je raciner dans le verbe
Et me trouver sans équilibre
Suspendu à l'époque ?

Le Jour avant le jour est probablement un livre important. Non parce que Le Taillis Pré et moi-même en avons été les éditeurs, et nous en sommes heureux, mais parce qu'il contient l'essentiel de vos préoccupations, l'essentiel de vos tourments, de vos combats, l'essentiel de votre pensée, de votre attitude face au poème, face aux hommes, face à Dieu... en un mot : l'essentiel de vous-même. Liliane Wouters qui préfaçait cet ensemble, avait, avec beaucoup de justesse, intitulé son propos *Philippe Lekeuche ou le poète combattant*. « J'y trouve surtout, disait-elle, le caractère premier de celui qui affirme n'avoir jamais triché, le courage du combattant ». Jean-Claude Hauc avait, de son côté, souligné dans *Les Lettres françaises* que votre « extrême abandon à ce que nous ignorons et le refus de toute imposture, caractérisent depuis toujours « votre » démarche, faisant songer au courage poétique dont parle Hölderlin ».

Vous vous êtes souvent interrogé, obsédé même que vous êtes par la question : « qu'est-ce qu'un poème ? ». « Cette question devint douloureuse et lancinante, écrivez-vous en préambule à *Une vie mélangée*, car je butais plus que jamais sur mon impuissance... seule la vie pouvait entrer dans le poème et le rendre vivant. Mais le mur, c'était mon incapacité de vivre, au sens de la vie éclatante, c'était cette autre question : comment vivre ? »

Le divan nous en apprendrait peut-être beaucoup sur ce qui fut votre vivre « sans jamais tricher », osez-vous prétendre, parfois et c'est vous qui le dites, en étant « le plus pitoyable des hommes », celui de la nuit noire, celui aussi du « jeune homme à la fleur esseulée ». Vous ne pouvez vivre, Monsieur, sans poèmes. Et vos poèmes sont à l'image de votre vie : tourmentés, déchirés, mais aussi lumineux, débordant d'humanité et d'amour. C'est la lecture de Nietzsche qui vous aura appris que la pensée véritable est en rapport intime avec la vie. Il empruntait à Hölderlin, m'avez-vous écrit, une formule que vous faites vôtre : « Celui qui a pensé le plus profond aime le plus vivant. »

Et Dieu dans tout ça ? aurait pu vous demander Gabriel Ringlet qui se serait approché du fameux divan, plutôt en frère du questionnement qu'en prêtre,

confesseur ou exorciste, envoyé par la Sainte Église. En effet, il y a, à votre propos, une tragédie de la Foi, un combat spirituel. « Je me bats tout le temps avec Dieu : qui croit en moi ? » écrivez-vous dans *Celui de rien*, un recueil qui vous valut le prix triennal de poésie. Dieu est constamment au cœur de vos préoccupations, peut-être est-il même l'incitateur, celui qui mettrait le feu à vos poèmes. Vous l'injuriez, vous vouliez le faire passer, lui aussi,

Par le trou à cochons, dans ce qu'il y a
De plus misérable, là où brisure et déchéance
Crient, n'en peuvent plus...

Votre Dieu, c'est comme la poésie, une même affaire, parce que, et je vous cite : « la poésie est impossible, donc elle a lieu ». Où est donc ce collégien de seize ans que vous étiez à Tournai et qui lisait, crayon à la main, les *Méditations métaphysiques* de Descartes, pensant — m'avez-vous confié un jour — qu'il allait vous démontrer, en théorème, l'existence de Dieu ? Vous étiez là bien naïf, Monsieur,... et pour le coup, vous fûtes bien déçu.

Vous voyez probablement Dieu ou, à tout le moins, vous n'en êtes pas très éloigné ! Vous dites même lui rendre grâce chaque jour, « même s'il n'existe pas ». Vous partagez en quelque sorte l'opinion de notre confrère Gabriel Ringlet qui avoue entrevoir Dieu lorsqu'il regarde le dos des poètes. Vous avouez aussi que votre christianisme est tragique en ce sens que la Passion du Christ vous concerne. C'est ce dont il est question dans *L'homme traversé*, ces sonnets de la passion, ou dans ce poème de *L'État rebelle* où Christ et Dieu se confondent, comme votre Foi, votre colère, vos doutes ou vos injures. Long et merveilleux poème d'une quinzaine de pages, un peu fou et tellurique que celui-là, intitulé *Un rebelle* et qui se termine ainsi :

Je suis en colère, mon Dieu, contre vous
Même si vous n'y pouvez rien sans nous
Vous êtes un véritable artiste, un vrai poète, parce que vous
avez raté votre création, parce que votre poème s'est rebellé
Vous êtes dans le fond très humain

Ayant entre nous brisé tout miroir
Vous m'avez fait poète
Alléluia...

Dieu, pour qui, comme vous, a la chance ou la naïveté d'y croire, Dieu restera toujours une énigme. Et comme l'un de vos poèmes du *Jour avant le Jour* le dit :

Il faut les yeux de la foi, *occulifidei*
Pour voir l'inconcevable

Ce que nous voyons n'est qu'un manteau
Assez mal rapiécé
Qui habille la grande énigme

Et la grande énigme, elle aussi
Regarde
Au-delà d'elle

« Il arrive qu'en vous lisant, écrivait Jean Tordeur, on songe aux jungles de Blake, à Daumal pour sa manière qu'il a de doubler une certitude par son contraire immédiat, à Norge dans sa détermination à prendre appui sur sa faim pour y trouver nourriture, parfois au psalmiste, à certains mystiques. » C'est là, brossé en quelques mots, un portrait plus vrai que nature. Et chacun de vos recueils, de *Si je vis* à *L'Existence poétique*, de *L'homme traversé* au *Plus fou des hommes*, de *L'État rebelle* au *Feu caché*, de *L'Éperdu* à *Une vie mélangée*, chacun de ces livres sont des éloges à la fragilité, au doute, « aux failles de l'existence », comme le disait Myriam Watthee-Delmotte. Sans oublier l'amour.

L'amour toujours présent chez vous et qui fait de la poésie, de votre poésie, « le réel absolu », selon la formulation de Novalis. Et avec l'amour, ses inévitables corollaires : les déceptions, la solitude, le désastre, l'abîme et même la mort. Mais aussi l'ange et *l'éclat noir du désir*... On me dira peut-être que je commets ici « un délit d'initié » en citant un fragment de votre prochain livre, *Poème à l'impossible*, à paraître au Taillis Pré, et où vous écrivez :

Que vaut l'amour ?
Tel un souffle, il nous visite
Venu des sphères immuables
Sans fin, nous jette hors de nous-mêmes
Les cœurs sont faits pour être brisés

Si « les cœurs sont faits pour être brisés » comme l'écrivait Oscar Wilde dans son *De Profundis*, le vôtre est fait pour recevoir et pour aimer.

Évoquant un jour la fragilité poétique, vous aviez conclu votre conversation avec les Sœurs du monastère de Hurtebise en disant : « La création ouvre sur des questions et des énigmes qui demeurent telles...et qui pointent la part d'Inconnu que nous sommes et que nous resterons pour nous-mêmes. »

Il resterait, à votre propos, beaucoup à dire, beaucoup à creuser. Mais il est grand temps, Monsieur, de quitter ce divan imaginaire où je vous ai installé, bon gré, mal gré... et l'heure est peut-être à ne pas suivre mes conseils.

Oui, après cette séance, bourrez votre pipe ou fumez votre cigarillo *Mercator* ! Aujourd'hui, on ne vous en tiendra pas rigueur.

« Pour qui sait lire avec attention, écrivait Liliane Wouters, ses élans coupés, ses ruptures de ton, ses cassures, son désespoir dépourvu de pathos, sa nostalgie de l'enfance... son empathie envers *les animaux de bonté*, tout cela, et surtout, son combat de poète font de lui un passeur d'énergie, un compagnon irremplaçable. »

C'est de vous qu'elle parlait, et je suis certain que là où elle se trouve, elle est heureuse de vous savoir assis à sa place et, avec mes consœurs et confrères, elle vous dit :

« Sois aujourd'hui, mon cher Philippe, le bienvenu parmi nous ! ».

Copyright © 2017 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Yves Namur, *Réception de Philippe Lekeuche. Séance publique du 28 octobre 2017 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2017. Disponible sur :

<www.arlfb.be>